

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50

Six mois 0.25

Un numéro 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

r ligne

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'EAU

H. BERTHELOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Cie., Éditeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

VŒUX ACCOMPLIS.

ROMAN CANADIEN.

(SUITE.)

Sa gaieté naturelle disparut au bout de quelque temps et la mélancolie qui accompagnait toute ses pensées s'établit comme compagne de ses regrets et de son amour qui ne trouvait pas d'écho. Les plus sombres pensées se présentèrent à son esprit. Léon avait peut-être cessé de vivre; il avait peut-être succombé à des misères ou quelque maladie, loin de tout, sans secours, en pays ennemi; il ne reviendrait jamais; et Louise sa fiancée s'abandonnait à un désespoir infini. Le contraste de sa position avec celle de Virginie, quoiqu'elle ne fut point jalouse du bonheur de sa sœur, la frappait à chaque heure, et venait encore augmenter sa tristesse. Involontairement, et en silence elle comparait son sort avec celui de Virginie, et lorsqu'elle la voyait avec Victor parlant d'amour et goûtant tous les charmes d'une perspective de bonheur assuré, son âme fléchissait sous un redoublement d'affection.

Enfin quatre longues années avaient vu s'augmenter toujours la désolation de cette malheureuse amante sans qu'une lettre, un oui-dire fut venu apporter la moindre consolation, le moindre soulagement à son cœur souffrant, et le jour fixé comme terme fatal de son attente approchait. Elle était liée par le vœu solennel qu'elle avait fait dans l'église de Bonsecours, au moment du départ de Léon pour l'armée, et rien ne pouvait l'en absoudre. La vie lui était à charge puisqu'elle n'avait plus d'espoir, et son amour qui semblait n'avoir plus d'objet et en même temps ne pouvait s'éteindre, pesait de toute sa force sur son âme accablée de tristesse et de désespoir. Il lui fallut se résoudre à entrer au couvent, comme elle l'avait promis. Elle s'était préparée à ce sacrifice, qu'elle s'était imposé volontairement; et lorsqu'après sa première entrevue avec la supérieure de l'Hotel-Dieu, elle vint annoncer à sa sœur que le deux de décembre suivant elle prendrait le voile, elle semblait tellement dégagée de toute idée terrestre et si satisfaite de

sa démarche que Virginie elle-même, qui avait partagé vivement toutes les peines de sa sœur, et n'entrevoit pas de plus grand malheur que d'être séparée de sa sœur, ne pût s'empêcher d'y applaudir quoiqu'elle en fut profondément affligée. Le grand pas était fait, et comme la religion offre les plus puissants moyens de consolation et presque les seuls remèdes efficaces dans les afflictions de l'âme, Louise fut moins triste au milieu des pratiques de dévotion auxquelles elle se livrait tous les jours; elle reprit cette gaieté douce et calme qui est le partage des esprits vraiment religieux, et si l'image de Léon venait encore se présenter à son imagination, c'était comme un doux souvenir d'un être aimé auquel on ne tient plus sur la terre, mais qu'on reverra au ciel. Ses habits de religieuse étaient déjà faits. Virginie de son côté devait aussi accomplir son vœu, et elle devait se marier le jour où sa sœur se séparait du monde à jamais. Elle aussi avait attendu jusque là, et en ce moment son bonheur ne se trouvait point complet; si elle prenait un mari adoré, elle perdait une sœur qu'elle chérissait comme elle même, une amie, une confidente, une compagne de toute sa vie; cette pensée venait l'attrister au milieu de ses meilleures joies. Mais Louise la consolait et témoignait à mesure que le jour de leur séparation une gaieté et un contentement qui ranimaient Virginie et chassaient les tristes pensées qui l'assaient.

VI

Les deux sœurs étaient revenues de l'église, où elles avaient assisté, suivant leur habitude, à la basse messe. Louise, s'abandonnant à sa nature romanesque, plaçait en regard ses vêtements de religieuse et la robe de mariage de sa sœur, son voile de recluse et le voile de noce de Virginie qui ne pouvait retenir ses larmes, lui rappelait la suite des événements qui les avaient conduites toutes deux au point où elles en étaient venues, l'une de se marier suivant ses desirs, et l'autre d'entrer dans un couvent. Elle conservait avec sa sœur cet épanchement qui précède toujours les séparations douloureuses, lorsque madame Blondeau les fit appeler pour leur communiquer la nouvelle de l'arrivée de Léon, que M. Mainfroy venait de lui annoncer. Dire ce qui se passa dans l'a-

me de Louise en ce moment serait impossible. Virginie la reçut dans ses bras, et dans l'exaltation de sa joie la couvrit de baisers; mais elle se remit bientôt de ce choc terrible, et un torrent de larmes inonda sa figure passionnée. Tout son amour, qu'elle s'était efforcée d'éteindre, se réveilla dans son cœur et sa parole si calme, si résignée depuis longtemps reprit ses accents d'autrefois en prononçant le nom de Léon. Il allait arriver au dernier jour; il ne l'avait pas oubliée; elle allait être heureuse enfin de la manière qu'elle l'avait toujours instamment demandé à Dieu; ses vœux allaient s'accomplir par le retour de celui pour l'amour duquel elle s'était liée devant Dieu, et le pénible sacrifice auquel elle s'était résignée était inutile; elle retrouvait l'époux qu'elle avait attendu, elle restait près de sa mère, près de sa sœur, elle était rendue dans l'église de Bonsecours où elle remerciait Dieu du retour de son fiancé. La plus vive gaieté régnait dans le cœur des deux jeunes filles, et leur joie fut au comble quand madame Blondeau leur dit qu'elle donnerait un grand bal le soir, où viendrait toute la ville, afin que tout le monde put prendre part à leur bonheur, et lorsqu'elles virent partir Victor pour aller à la rencontre de son frère, à Laprairie.

Victor n'avait que le rapport du sauvage et la confiance de M. Mainfroy dans sa bonne étoile, pour lui faire croire qu'il allait rencontrer son frère à Laprairie. Et tout en gravissant la côte, son inquiétude sur la vérité de cette nouvelle et l'inutilité de voyage dans le cas où Léon ne serait pas arrivé, devint encore plus vive que pendant la traversée. Il réfléchissait aussi qu'il était tenu fatalement de se marier le lendemain avec Virginie, s'il ne voulait pas que, pour obéir à son vœu, elle entrât au couvent; que pour cela il lui fallait revenir à Montréal ce soir là même au milieu des mêmes glaces et obstacles de toutes sortes qu'il avait justement surmontés en pl-in jour avec tant de peines et d'efforts. Le danger était grand, et certes il ne se fut pas exposé de la sorte, si le désir de revoir Léon, et l'ordre de M. Mainfroy ne lui eussent fait un devoir de venir à sa rencontre à Laprairie, car lui aussi s'était souvent laissé effrayer par la pensée de la fatalité qui l'avait toujours arrêté

au moment même où il se croyait sûr d'accomplir son mariage; c'est sous l'influence de cette idée qu'il frappa à la porte de l'auberge. Il entra dans la salle où plusieurs habitants étaient assis autour du poêle et causaient en fumant. Victor promena ses regards autour de la chambre, qu'une seule chandelle laissait dans une demi-obscurité. Il n'aperçut point Léon, qui ne le reconnut pas non plus. Sa physionomie s'assombrit d'avantage, et d'une voix déconcertée, il s'écria involontairement: mon Dieu! Léon n'est pas arrivé!

Un jeune homme, vêtu d'un capot de couverte et coiffé d'une tuque bleue, se sépara du groupe des habitants et s'élança dans ses bras: Victor, mon frère! Victor, c'est moi, Léon; et les deux frères s'embrassèrent. Dieu soit loué, dit Victor.—Oui je suis arrivé, dit Léon, et assez à temps j'espère.—Oui à temps, dit Victor, en serrant de nouveau Léon entre ses bras d'un air rayonnant de joie et de bonheur, nous serons tous heureux.—Louise, mon père, ma mère, je les retrouve tous, s'écria Léon.—Oui, tous qui t'attendent, et une larme de joie brilla dans son œil. Partons, partons vite. Je serais déjà rendu si j'avais pu trouver un canot plus tôt, mais il y en a un qui s'apprête. Nous partirons ensemble, dès que mes hommes se seront un peu reposés; j'ai les meilleurs traversiers de la ville.—Faut-il encore attendre, repit Léon, j'ai tant hâte de revoir ma Louise.—Les deux frères entrèrent dans une chambre voisine, et pendant que Victor faisait sécher ses vêtements, après s'être informé de tout ce qui s'était passé dans sa famille, de tout ce qui se rapportait à Louise, à Virginie, à son frère, à l'inquiétude et à la détermination forcée de sa fiancée; de tout ce qui s'était passé d'intéressant pour lui durant sa longue absence, Léon raconta à Victor les incidents de sa captivité. Du moment où il avait été fait prisonnier, il avait eu à souffrir les plus grandes misères. Les sauvages qu'il commandait s'étaient portés au début de la campagne à de grandes cruautés envers les prisonniers américains, malgré tout ce qu'il avait pu faire pour protéger ceux-ci contre leur barbarie; et lorsqu'à son tour il avait été pris par l'ennemi celui-ci avait déversé sur une partie de la haine que lui inspirait les sauvages.